

LA DOUBLE IDENTITÉ DU COMTE PETŐFY : DILEMME MORTEL¹

THÉODORE FONTANE, *LE COMTE PETŐFY*,
SERPENT À PLUMES, 1997, PREMIÈRE ÉDITION EN 1884

HENRI DE MONTETY

EPHE, Paris, France

Dans le *Comte Petőfy* (personnage littéraire à ne pas confondre avec le poète éponyme), Fontane propose de comparer le destin d'un vieil aristocrate hongrois et d'une jeune actrice allemande avec le sort de la Hongrie : entre indépendance et alliance étrangère, entre l'idéal et la réalité, entre le possible et l'insupportable. La vie hongroise est un théâtre sur lequel on donne toujours une pièce tragique. Cela se termine en suicide.

Mots-clés : roman métaphorique, Autriche-Hongrie, le point d'honneur, caractère et destin hongrois, 1848

Théodore Fontane (1819–1898) est un écrivain berlinois d'origine huguenote. Derrière ses intrigues sociales, parfois sentimentales, il décrit, en s'appuyant sur le parcours de quelques personnages typiques, les mouvements profonds liés à la nature et au destin des peuples du monde germanique et de ses marges au XIX^e siècle.

Le comte Petőfy est un vieil aristocrate austro-hongrois passionné de théâtre, partagé entre sa loyauté curiale et sa passion magyare. Fontane lui fait rencontrer son double féminin plus ou moins renversé en la personne d'une jeune actrice originaire du nord, prussienne et luthérienne, mais peut-être depuis toujours fascinée par le catholicisme méridional (en tout cas, sa femme de chambre, fille de pasteur, lui reprochera régulièrement son indulgence à l'égard des superstitions catholiques).

L'intrigue est simple. Le vieux comte s'amourache de Franziska ; ils se marient. Par la force des circonstances plutôt que par vilenie, elle finit par le tromper ; il se suicide. L'histoire se déroule partiellement à Vienne et dans une station de montagne autrichienne, partiellement dans la propriété de Petőfy en Hongrie. Une observation rapide et superficielle situerait ce livre à la charnière du roman épique et du roman social (pour ce qu'il met en scène de la « morale mécanique et conventionnelle » du vieux comte, stigmatisée en son temps par Georg Lukács).

Une autre analyse pourrait s'appuyer notamment sur l'omniprésence du théâtre dans la vie des protagonistes (une actrice et un amateur d'art dramatique). En mettant ainsi en scène ses personnages, Fontane se serait semble-t-il élevé contre la sacralisation de l'art et l'esthétisation de la vie en posant le suicide comme destin du malchanceux héros.

Lorsqu'il apprend la nouvelle (de l'adultère), en effet, le comte s'interroge sur la réaction adéquate. « Il y avait un point sur lequel il ne voyait pas clair : sur ce qu'il fallait faire. »² Certes, il admet que sa jeune femme a le droit à l'épanouissement physique ; c'est lui-même qui le lui a prestement autorisé avant leur mariage, quelques mois plus tôt. Néanmoins, sa bonne volonté n'est pas à la hauteur de la vérité brute et brutale. Le fait est qu'il est jaloux, terriblement jaloux. En lui la nature reprend ses droits sur les lubies abstraites. Mais l'homme du monde reste néanmoins maître de ses passions. Et c'est le théâtre qui lui donne les moyens de s'exprimer.

L'une des apparitions les plus importunes dans la vie et dans la société a toujours été pour moi le trouble-fête ; je ne veux pas jouer son rôle. [...] Cela aussi peut être un bonheur ultime et suprême que de frayer le bonheur des autres.³

Il refuse donc d'être le trouble-fête malgré lui, il veut s'effacer devant l'amant qui, par ailleurs, est d'extraction convenable et ferait un bon mari (c'est son neveu). Bien sûr, il ignore que sa jeune femme a en son for intérieur renoncé à son aventure, au demeurant passagère et liée à des circonstances très particulières (un naufrage sur le lac). Ce double décalage provoqué par de hauts et aveugles sentiments a pour issue un suicide spectaculaire et inutile. La cause de ce geste tragique est l'impossibilité de jouer son rôle ou plutôt le fait que le comte perçoive son rôle comme d'une intolérable contradiction.

Or, en parallèle à l'histoire sentimentale et à la critique sociale, une troisième lecture possible est métaphorique, pour un roman que l'on placerait alors dans la catégorie de la philosophie historique (voire géopolitique). Cette hypothèse est soutenue par la présence d'un troisième personnage au sein de l'intrigue, la sœur du comte Petőfy, une vieille dame bigote et prévenante en même temps qu'insaisissable, qui est à la fois un modèle et un contre-exemple pour la petite actrice éprise de beaux sentiments.

L'Autriche et la Hongrie dans le même hôtel

De près, l'hôtel des Petőfy à Vienne est comme mort et dépeuplé. Il faut s'éloigner jusqu'au trottoir d'en face pour commencer à voir des signes de vie.⁴ C'est, en quelque sorte, une vue d'ensemble sur la double monarchie qui est nécessaire ;

et même, il faut le sens de l'observation et la longue expérience des vendeuses du magasin situé, justement, sur le trottoir d'en face pour être capable de formuler une analyse précise de ce qui se passe dans ce palais. « Du côté gauche, – disent-elles – là où habite le comte, là, c'est vrai, tout est hongrois ; mais du côté où habite la comtesse, tout est allemand [comprendre : autrichien]. Et d'ailleurs, le comte et la comtesse sont toujours en guerre. » « Quand la comtesse Judith a épousé le vieux Gundelskirchen [...] alors adieu le diable et la Hongrie. “Magyar plus connaître” (paroles du vieux domestique). Et elle [est] devenue une bonne styrienne. »⁵ C'est ainsi : la femme adopte les manières de sa nouvelle famille. Mais le comte Petőfy n'a que mépris pour ces règles qui continuent à imposer leur contraignante inertie même après la mort du mari de sa sœur. En lui, le frère et le Hongrois se révoltent d'un seul mouvement, car, jadis, dit-il à Franziska, sa sœur Judith avait du charme, jusqu'à ce qu'un « prosaïque Styrien [finisse] par substituer à sa grâce naturelle de Magyare la dignité ou, plus vulgairement, la lourdeur allemande ; l'Eglise ensuite [a] fait le reste. »⁶

La comtesse Judith n'a pas seulement perdu la beauté, le charme hongrois. Elle a aussi égaré la liberté que seule donne l'absence de calcul. D'ailleurs, elle est si bien changée qu'elle se félicite indirectement de cette métamorphose en stigmatisant la persistance de ces traits chez son frère. Ainsi aime-t-elle à dire que la vie du comte est « un enchaînement de folies juvéniles » en ajoutant un pressentiment macabre : « ce sera encore une folie juvénile qui conclura [sa] vie ». À cela, l'intéressé répond : « en tout cas, ce serait bien hongrois ».⁷ Oui, le suicide : une « folie juvénile » et en même temps quelque chose de « bien hongrois »... Tous les éléments sont disponibles pour le dénouement de l'histoire imaginée par Théodore Fontane, le destin du comte Petőfy envisagé comme un précipité du caractère hongrois.

L'Autriche et la Hongrie au coeur d'un vieux comte austro-hongrois

Par ailleurs, le vieux comte n'est pas fait d'une seule pièce, bien que sa sœur le voie simplement comme un Hongrois incorrigible. Il aura suffi d'un séjour dans le château d'Arpa, berceaux des Petőfy, pour que la suivante de Franziska, sa vieille amie Hanna, perce à jour le secret. Ainsi remarque-t-elle qu'il manque au comte la « clarté et l'unité » propres à sa sœur. Au contraire, chez lui, tout est chancelant, dit-elle.

Même son patriotisme hongrois, pour entier et sincère qu'il fût, n'était pas tout à fait ce qu'il prétendait, et ainsi, malgré lui, il voyait toujours revenir des heures durant lesquelles il avait le sentiment de ne pouvoir proprement exister sans la cour et la capitale. Il y avait une faille dans sa vie et sa manière de penser.⁸

Cette remarque précisément détaillée pose un lien mystique entre l'atmosphère de prédilection d'un homme, son sentiment d'appartenance et sa « manière de penser ». Gare à celui en qui le lien se rompt ! La réalité de la vie lui sautera au visage.

Il n'est pas sûr qu'au moment de son mariage, Franziska ait eu la même sagacité que sa suivante. Lorsque Hanna lui énumérait tous les obstacles à son union avec Petőfy, elle répondait que ce dernier était « précisément assez viennois pour rappeler à l'ordre le catholique, [qu'il était] assez hongrois pour rappeler à l'ordre le Viennois, [qu'il ne restait] donc en réalité qu'un vieux comte et une jeune comédienne. »⁹ C'est-à-dire une situation tout à fait admissible, étant donné que dans les très hautes sphères de la société, le mariage efface toute distance préalable. Certes, mais Franziska se situait dans la lecture sentimentale et sociale du roman de Théodore Fontane. En énumérant les différents rôles du comte qui selon elle se neutralisaient aimablement les uns les autres, elle négligeait la lecture métaphorique du roman, celle de l'homme rongé par des contradictions qui, au lieu de se neutraliser, s'exacerbent.

Les Hongrois

Hanna est arrivée quelques jours avant sa maîtresse au château d'Arpa pour préparer sa chambre. Elle a fait connaissance avec le personnel, notamment avec l'excentrique Toldy, le violoniste, kouroutz¹⁰ endurci, guerrier vaincu mais non découragé de la révolution de 1848 et père de treize enfants. Pour Toldy, raconte Hanna, « plus on est de Magyar, plus on est libre ».¹¹

Toldy est notamment responsable de la galerie de peintures au château. En visitant la galerie, Franziska est frappée par un tableau historique dont le titre est « Világos 13 août 1849 ». Il s'agit de la capitulation des troupes hongroises. Toldy lui fait un rapport sinistre sur le mauvais comportement des Autrichiens. Franziska (Fränzl) décide d'avoir une explication avec Petőfy. C'est le tournant du livre, qui ne tient en rien aux rapports sentimentaux des deux protagonistes.

– Etant étrangère – dit Franziska – je ne suis ni pour l'Autriche, ni pour les Habsbourg, et s'il s'agit d'être hongroise, ou de devenir hongroise, il n'y a rien en moi qui m'en empêche.

– Dans ce que tu as vu ici – répond Petőfy – tu as vu juste ; tout est bien hongrois ; et mon vieux cœur ressent comme un bonheur et une grâce qu'il puisse en être ainsi. [...] Vois-tu, Fränzl, ma jeunesse et mes plus belles années d'homme tombent encore à une époque où des questions comme celles-là ne se posaient pas. Notre vieille Autriche était aussi bigarrée qu'elle l'est encore aujourd'hui, mais ses cou-

leurs s'accordaient entre elles. Chacun était attaché corps et âme à la maison impériale [...]. Cela était ainsi dans la tradition et avait toujours été ainsi. [...] [Et brusquement] Notre pays de Hongrie fut comme à l'envers ou, si l'on veut, comme envoûté. Sur chaque drapeau flottait l'inscription : "plutôt mourir pour la Hongrie que se ruiner pour l'Empereur". Sur chaque drapeau et dans chaque cœur. Oui, Fränzl, nous avons une révolution, et une époque de révolution est une rude époque, et plus d'un y a trouvé la mort. Demande à Toldy, qui en était, de te raconter comment on en a pendu sept à la porte du fort d'Arad, pendu pour quel motif ? Simplement parce qu'ils avaient plus d'attachement pour la terre hongroise que pour le serment prêté à l'empereur.

– Et toi, Petőfy ?

– Et bien, moi, j'ai fait ce qui passe d'ordinaire pour le plus mauvais et qui bien souvent l'est aussi, je n'ai choisi ni à gauche ni à droite. Mais cette fois c'était pourtant ce qu'il y avait de mieux à faire.¹²

Plus précisément : le comte est allé rendre son épée, qu'il ne voulait porter ni contre son empereur ni contre son pays. L'empereur le renvoya en grâce.¹³

– Et maintenant, tu connais le vieux Petőfy qui, malgré les vicissitudes de toutes les époques, est resté ce qu'il était : bien impérial et bien viennois, mais aussi en vérité bien hongrois. Et, s'il faut aller jusqu'au bout, bien hongrois par-dessus tout.¹⁴

Ces confessions font forte impression sur Fränzl, qui promet d'apprendre le hongrois en un an. Petőfy souligne qu'un an, c'est long, à son âge.

Le caractère hongrois – le jeu et la réalité

En vérité, Petőfy est rarement sérieux (sa sœur lui en fait le reproche). Il faut tout de même le croire sur parole lorsqu'il se présente comme « bien hongrois par-dessus tout ». De même qu'il faut aussi lui accorder foi, au début du livre, lorsqu'il décrit une certaine scène dramatique. Voici la scène : un jeune homme en visite à l'hôtel Petőfy prétend qu'en se suicidant, un de leur ami commun a ruiné son honneur plutôt qu'il ne l'a sauvé ; à ces mots, Petőfy s'assombrit, plein de reproches et s'écrit : « Le point d'honneur ; l'honneur ! Chacun, si tant qu'il en ait, est seul à savoir en quoi, pour lui, cela réside ou ne réside pas. »¹⁵

D'ailleurs, le comte sait exprimer la même pensée sur un mode beaucoup plus épique. Alors qu'on va donner *Zrinyi*, la jeune actrice, qui est encore actrice au théâtre de Vienne, tremble de ne pas être à la hauteur.

– Alors, franchement – s’écrit le comte, vous êtes perdue. Car vous manquez ainsi ce qu’il y a de plus important dans ce rôle : le caractère national. Avoir peur est la chose la moins hongroise du monde.¹⁶

N’avoir peur de rien n’est pas non plus se bercer d’illusions. En tant qu’amateur de théâtre, le comte Petőfy voue une admiration sans borne à la France, qui diffère, selon lui, à cet égard grandement de l’Autriche. À Vienne, dit-il, le spectateur se sent invité. Le Français, en revanche, est chez lui au théâtre. « Une vie saturée de théâtre et un théâtre saturé de vie. Donc du réalisme ! ».¹⁷ Voici son idéal : une vie réaliste et courageuse, admirable synthèse de l’esprit franco-hongrois, peut-être, contre les mièvreries acrobatiques autrichiennes.

La jeune actrice prussienne devient une comtesse hongroise

La scène se passe au château d’Arpa. Fränzl veut accueillir « à la hongroise »¹⁸ les Gundelskirchen et les Aspern (c’est-à-dire la vieille comtesse, sa belle-sœur, et le bel Egon, son neveu). Mais Egon – qui est son futur amant par accident – la taquine. Elle est venue les accueillir assise en voiture d’osier. Or une véritable comtesse magyare aurait, dans une telle circonstance, chevauché un cheval de race. Il poursuit sur le mode humoristique en soulignant que prendre des leçons de grammaire avec le petit prêtre du village est absolument trivial. Or « ce qui est trivial n’est pas hongrois. » Bien entendu. Enfin, pour condenser sa pensée, il a ces paroles énigmatiques : « Elle veut être magyare, ou du moins le devenir, et commence l’apprentissage par la correction alors qu’elle devrait à l’inverse tâter de l’incorrection. »¹⁹

Puis vient l’évènement fâcheux, puis la mort de Petőfy. Après une courte promenade à cheval, il se tire une balle dans la bouche. La jeune comtesse va se consacrer désormais à ses devoirs de veuve. Elle s’installera au château d’Arpa.

À Vienne, où l’on ignore – par miracle – le faux-pas de Fränzl, on interprète ainsi la mort du comte : il avait été question d’une charge disponible à la cour, mais l’empereur se serait opposé à ce qu’elle échût à Petőfy « soit à cause de la jeune comtesse ou bien en conséquence de l’année quarante-neuf et de la révolution. »²⁰

On sait (en suivant une nouvelle fois Théodore Fontane) que la mésalliance n’a pas de conséquence dans une aussi glorieuse famille que celle des Petőfy, on sait de même que le comte est resté en grâce lorsqu’il a rendu son sabre en 1849. Donc, la rumeur est fausse, le monde se trompe. Car, en réalité, le comte Petőfy est simplement mort de l’impossibilité de vivre. D’ailleurs, ce fait lui est apparu tardivement, même à un âge très avancé. C’est la jeune comtesse, sa femme, qui lui en a fait prendre conscience, cette jeune femme qui veut devenir hongroise et le

pousse, involontairement, à admettre qu'il n'est pas fait pour le rôle – non pas celui de « jeune » mari (peu importe !), mais celui de hongrois intégral. Après la disparition du vieil homme, la voie est libre. La jeune comtesse va pouvoir devenir ce que le comte ne fut jamais malgré les illusions soigneusement dépeintes par Fontane : une vraie Hongroise. Apothéose.

Notes

- ¹ Sándor Petőfi, héros réel de la révolution nationale anti-Habsbourg de 1848, n'était pas un comte, bien entendu. La confusion est impossible avec son quasi-homonyme, héros imaginaire du livre de Théodore Fontane. D'ailleurs, il faut bien admettre que le choix du patronyme est plutôt malheureux (à moins que Fontane ait justement voulu exprimer la double nature – hongroise et autrichienne – de son protagoniste).
- ² p. 273.
- ³ p. 276.
- ⁴ p. 7.
- ⁵ p. 21.
- ⁶ p. 180.
- ⁷ p. 15.
- ⁸ p. 180.
- ⁹ p. 118.
- ¹⁰ Kouroutz : sobriquet désignant les troupes de Ferenc Rákóczi révoltées contre l'Empire autrichien (1703–1711). Par la suite, notamment lors de la révolution de 1848, le terme a été employé pour marquer l'attachement aux traditions et à l'indépendance hongroises.
- ¹¹ p. 144.
- ¹² p. 168–173. Le philosophe Alain (qui était de gauche) disait qu'un homme ayant la prétention d'être ni de droite ni de gauche affichait involontairement de cette manière son appartenance à la droite.
- ¹³ Cette clémence est peu plausible. Mentionnons, comme contre-exemple, le mauvais traitement infligé après 1848 au comte Széchenyi qui, effectivement, avait tenu à ne prendre parti ni pour les impériaux ni pour les révolutionnaires. Il mourut dans un hôpital psychiatrique près de Vienne en 1860.
- ¹⁴ p. 173.
- ¹⁵ p. 19.
- ¹⁶ p. 30.
- ¹⁷ p. 79.
- ¹⁸ p. 214.
- ¹⁹ pp. 221–222.
- ²⁰ p. 286.